

# Le régionalisme culturel ontariois, une réalité, deux choix

## Une base de rayonnement ou un obstacle au développement

Fernan Carrière

Number 33, Winter 1984–1985

Une culture de la dispersion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carrière, F. (1984). Le régionalisme culturel ontariois, une réalité, deux choix : une base de rayonnement ou un obstacle au développement. *Liaison*, (33), 32–33.

Le régionalisme culturel ontariois,  
une réalité, deux choix :

## Une base de rayonnement ou un obstacle au développement

par  
Fernan Carrière

La directrice artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO), une Franco-Ontarienne originaire de Paris, Brigitte Haentjens me l'avouait en conversation récemment : ce ressentiment, qu'on peut facilement déceler dans plusieurs localités de l'Ontario francophone vis-à-vis « Ottawa », se serait très rapidement transposé contre « Toronto » si les délégués à la dernière assemblée annuelle de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO) avaient décidé de déménager le siège social de l'organisme de la capitale fédérale à la métropole anglo-canadienne.

Le débat suscité depuis quelques mois par cette proposition - qui a été rejetée - a encore une fois révélé la distance psychosociale qui sépare les régions francophones de la province. C'est une donnée de notre vécu collectif dont nous sommes conscients mais dont on parle peu. Le professeur Fernand Dorais, de l'Université Laurentienne de Sudbury, un Ontariois d'origine québécoise, décrit même l'évolution du développement des diverses régions de l'Ontario francophone en la qualifiant de « parallélisme non-intégré ». Il n'y a pas d'homogénéité du fait francophone ontarien. Posons la question : serait-ce d'ailleurs souhaitable, si c'était réalisable ?

Lorsqu'on l'aborde en conversation, même informelle, avec divers interlocuteurs, on sent que la question du régionalisme ontariois est délicate. Pourtant, une fois que la conversation s'engage, avec les précautions préliminaires, on se rend compte que le sujet est intarissable.

Ce régionalisme, qui comme tout phénomène ontariois a été très peu étudié, est le résultat de la diversité du vécu historique de notre collectivité. L'établissement des francophones en Ontario s'est effectué à diverses époques - surtout depuis 150 ans - dans des régions géographiquement très distinctes les unes des autres. Ces établissements ont été pendant longtemps isolés entre eux. La souche est en grande partie commune : canadienne-française, issue majoritairement du Québec.

### Les réseaux ontariois sont jeunes

Admettons que les réseaux de communication et de transport se sont améliorés depuis deux ou trois ans en Ontario. Il faut cependant aussi reconnaître que les réseaux ontariois sont incomplets ou jeunes : une journée de télévision éducative en français par semaine et cinq demi-heures par semaine à la radio de Radio-Canada - mises à part les émissions spéciales. Il n'y a aucun réseau provincial au niveau de l'écrit - sinon que LIAISON.

Il faut aussi déplorer, avec Fernand Dorais, la relative absence d'échanges soutenus entre les institutions post-secondaires, toutes bilingues, sauf une à Hearst. Le réseau des écoles secondaires françaises n'a pas vingt ans. Les institutions véritablement ontarioises, qui œuvrent au

développement socio-culturel et artistique, n'existent pour la plupart que depuis moins de dix ans. Il y a l'ACFO qui fêtera cet hiver, ses 75 ans.

On identifie généralement trois grandes régions — l'est, le sud/sud-ouest et le nord (moyen- et grand-) — et trois centre — Ottawa, Sudbury et Toronto — de la francophonie ontarienne.

Fernand Dorais maintient toujours avec les nuances qui s'imposent, comme il l'a fait il y a presque dix ans dans *Ebauches* no 2 (revue publiée par l'ACFO, onze numéros), que la région de Sudbury (le Nord) est peut-être le milieu créateur le plus authentiquement franco-ontarien. Il est impossible de nier l'impact provincial du mouvement original de jeunes créateurs qui se sont regroupés et affirmés dans cette région, il y a maintenant presque 15 ans : création du TNO, de *Prise de Parole*, de *La Nuit sur l'Étang*, *CANO*, ... Des facteurs historiques et socio-économiques ont créé un environnement propice à l'émergence d'un tel phénomène. La région du Nord est marginale par rapport aux régions métropolitaines que sont Toronto et Ottawa-Montréal. La recherche d'identité qui s'y est manifestée et s'y manifeste encore aujourd'hui dans toutes les disciplines artistiques, y compris l'art visuel, est d'abord de nature régionale. Sudbury et le Nord parviennent cependant difficilement à retenir leurs meilleurs créateurs (voir le portrait de Robert Paquette dans ce numéro).

### Toronto et Ottawa : deux centres urbains

Selon l'avis de plusieurs interlocuteurs que j'ai consultés pour rédiger cet article, l'importance de la région

de Toronto comme centre francophone est en quelque sorte artificielle et le demeurera tant que la francophonie torontoise tardera à se reconnaître comme franco-ontarienne ou ontarioise. Le fait francophone y est multi-culturel, peu enraciné : on y est plus francophone que franco-ontarien. Toronto, ce n'est pas l'Ontario mais c'est aussi tout un « monde ». On y retrouve les bureaux des agences provinciales et fédérales où se définissent concrètement — ie, financièrement — les orientations du développement culturel francophone. On admettra cependant à TVO que le service français de ce réseau devrait normalement se situer à Ottawa. D'ailleurs, des trois centres francophones, Toronto est celui qui a le moins d'impact, au niveau de la création ou au niveau organisationnel, tant sur le plan provincial que régional. Pourtant, on peut percevoir des signes que la francophonie torontoise se cherche à la fois une identité et une vocation. Elle est en train de découvrir le reste de la province.

Ottawa constitue un microcosme de la collectivité franco-ontarienne. On y retrouve une communauté urbaine fortement enracinée, pluraliste, qui attire et absorbe le plus facilement l'apport de nouveaux arrivants. Mais c'est aussi un centre régional périphérique à la métropole de la francophonie canadienne et nord-américaine. L'expression créatrice y est donc plus « individualiste » que « collectiviste » (comme à Sudbury). C'est dans l'Est et à Ottawa particulièrement qu'on a le plus spontanément adopté le néologisme « ontariois » pour s'identifier et se distinguer — non sans une controverse qui persiste. Le terme exprime une confiance en soi, la promesse de l'avenir dans la continuité et d'une genèse socio-politique d'envergure provinciale.

## Ne pas négliger le rôle des petites villes industrielles

Cette courte description des disparités régionales est trop schématique et souffre d'un manque de nuances. Il ne faudrait pas négliger l'apport des petits centres comme Penetang, Timmins ou Cornwall. Prenons l'exemple de Hearst, dans le Grand-nord, qui a fourni au reste de la province et particulièrement à Ottawa, un nombre considérable et influent de créateurs, d'animateurs et de chercheurs, compte-tenu à la fois de sa situation géographique et de la dimension de sa population (5 000 habitants). D'ailleurs, ces centres sous-régionaux prendront probable-

ment plus d'importance, spécialement là où on aura érigé un centre culturel et que celui-ci sera dynamique.

D'autre part, malgré ces disparités régionales, il y a des traits communs qui permettent le rapprochement entre régions. Brigitte Haentjens m'exprimait l'avis qu'il y a probablement plus de traits en commun entre deux petites villes industrielles, comme Kapuskasing dans le Grand-nord et Hawkesbury dans l'extrême-est, à la frontière du Québec, que chacune de ces deux villes avec Sudbury et Ottawa respectivement. Il faut aussi considérer qu'au-delà de cette disparité régionale, comme Fernand Dorais me l'a souligné, que la distance qui s'établit entre culture savante et culture populaire est plus tragique que la distance mentale entre les centres et les régions.

Cet éclatement des mentalités régionales pose des problèmes aux créateurs. D'abord, la difficulté de se regrouper : seuls les artistes de la scène théâtrale se sont regroupés en association. La plupart des artistes doivent parcourir la province, pour se produire et vivre de leur métier (lire le « Journal de tournée » de Robert Bellefeuille). Les circuits de diffusion sont précaires. L'organisme provincial Théâtre-Action (TA) a tenté de jouer, à un certain moment donné, un rôle dynamique de développement d'autres disciplines. **LIAISON** est le résultat d'une initiative originale de TA. Ce regroupement des gens de scène a aussi joué un rôle de nature socio-politique au sein de l'ACFO — ce qui est en soi révélateur. Les écrivains et les artistes (art visuel) souhaitent se regrouper. Les organisations existantes à vocation socio-culturelle parviennent difficilement à maintenir leur unité. La fragmentation régionale et la lente agonie du Regroupement culturel franco-ontarien et de ses composantes régionales du Nord et de l'Est en témoignent vivement.

## L'impossibilité d'articuler une vision cohérente de l'espace provincial

Dans toute société et de tout temps, les artistes-créateurs jouent un rôle important quoique souvent négligé : ce sont les fabricants de l'image collective, les créateurs des mythes de l'origine, les « fignoleurs de rêves ». Or, il apparaît que les créateurs franco-ontariens, dans le domaine du théâtre et cela se révélerait dans d'autres disciplines, expriment une perception hétérogène, régionalement diversifiée de l'espace francophone ontarien. Dans une thèse de maîtrise en géogra-

phie qui a été déposée cette année à l'Université d'Ottawa, Johanne Frégeau soutient que les dramaturges franco-ontariens ne parviennent pas à articuler une vision collective cohérente de l'espace provincial et donc d'un projet d'avenir de leur communauté. Elle précise que « cette précarité et cette faiblesse des stratégies spatiales révèlent la jeunesse du cheminement idéologique et collectif des Franco-Ontariens ».

Il est certes injuste de demander aux artistes d'élaborer à eux-seuls un projet créateur socio-politique qui projette dans l'avenir. Il est révélateur qu'une démarche ou une réflexion en ce sens ne soit pas prise en charge dans d'autres milieux et d'autres secteurs de la communauté provinciale et notamment dans les universités.

Il faut bien admettre comme Johanne Frégeau que cet « éclatement (régionaliste) de la société franco-ontarienne empêche la création d'une vision d'ensemble de la collectivité franco-ontarienne. » Il ne faudrait pas pour autant viser à éliminer cette réalité : ce serait utopique. Il faudrait au contraire reconnaître les virtualités qui se masquent derrière la perception de « défauts » régionalistes. C'est dans l'optique d'un mouvement vers une recherche collective « d'autonomies » locale et régionale subversives, d'une décentralisation et de l'équilibre entre les régions, les centres et les sous-régions qu'on pourrait trouver des points de repères.

Il existe présentement une dynamique résultant d'une tension créatrice entre des régions et des centres. Il faudrait y être plus attentif. Le coordonnateur de Théâtre-Action, Matthieu Brennan me révélait avoir été frappé, il y a quelques années, par le comportement des jeunes de la région de l'Est qui se rendent en caravane d'autobus à tous les ans, au mois de mars, à la « Nuit sur l'Étang » à Sudbury dans le « Nord » : « Ces jeunes de l'Est sont mystifiés par l'atmosphère qui y règne. Ils sont fascinés par l'esprit du Nord. Ils ne se rendent pas compte qu'ils contribuent à la créer eux-mêmes, cette mystique. »

C'est par la reconnaissance réciproque de la contribution et du rôle que chacun des centres et chacune des régions peuvent apporter à l'ensemble que nous pourrions poser les bases d'une vision de notre avenir collectif. Ainsi, l'éclatement géographique des Ontarios pourrait devenir la base d'un rayonnement plutôt que le lieu d'un repli sur soi dans le présent comme dans le passé qui engendre la méfiance et accentue les distances.